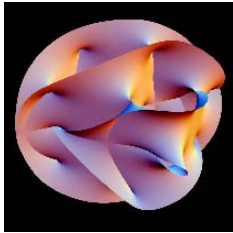


dimanche 1er février 2015

S.STOÏANOFF

LACAN AUX TAUPES



Nous disons, contrairement à ce qui se brode d'une prétendue rupture de Freud avec le scientisme de son temps, que c'est ce scientisme même, si on veut bien le désigner dans son allégeance aux idéaux d'un Brücke, eux-mêmes transmis du pacte où un Helmholtz et un Du Bois-Reymond s'étaient voués de faire rentrer la physiologie et les fonctions de la pensée considérées comme y incluses, dans les termes mathématiquement déterminés de la thermodynamique parvenue à son presque achèvement en leur temps, qui a conduit Freud, comme ses écrits nous le démontrent, à ouvrir la voie qui porte à jamais son nom.

Jacques Lacan, *Le Séminaire*, Livre I3, L'objet de la psychanalyse (inédit) ; 1er décembre 1965.

La plupart de ceux qui parlent de la théorisation lacanienne de l'inconscient ne savent pas ce qu'ils disent. Ici je peux appliquer à Lacan ce que lui-même dit de Freud, à savoir que dans la littérature psychanalytique on reste très en retrait de ses concepts (L.I3, 1er décembre 1965) et « que la plupart de ceux que Freud a avancés, y sont faussés, adultérés, brisés; et que ceux qui sont trop difficiles, sont purement et simplement mis dans la poche ». Il ne suffit pas d'attribuer à la bêtise un tel résultat. Lacan s'emploie à démontrer qu'en la circonstance la bêtise est d'ordre structural (26.04.1967) : « Ceci tient uniquement à ceci : /.../ c'est une des alternatives, renouvelée, de ce que j'ai déjà, plusieurs fois, donné comme formule de l'aliénation : la *bourse ou la vie*, la *liberté ou la mort*, la *bêtise ou la canaillerie*, par exemple. Eh bien, il n'y a pas le choix! Quand la question : la bêtise ou la canaillerie se pose, au moins au niveau des philosophes ou... des psychanalystes, c'est toujours la bêtise qui l'emporte; il n'y a aucun moyen de choisir la **canaillerie**. » Sauf quand la canaillerie est congénitale, et encore. L'aveu qu'il nous fait concernant les résultats consternants de sa pratique ne manque pas de férocité. S'agissant de ses analysants il ose dire (04.05.1972) « **si le désir dont il est né est le désir d'une canaille, c'est une canaille immanquablement.** Je n'ai jamais vu d'exceptions, et c'est même pour ça que j'ai toujours été si tendre pour les personnes dont je savais qu'elles devaient me quitter, au moins pour les cas où c'était moi qui les avais psychanalysées, parce que **je savais bien qu'elles étaient devenues tout à fait bêtes.** » Avec cette atténuation : « la psychanalyse, contrairement à ce qu'on croit, est toujours vraiment didactique, même quand c'est quelqu'un de bête qui la pratique, et je dirai même, d'autant plus ». Ici le journaliste *people* est en droit de se précipiter pour clamer : « mais de qui s'agit-il ? Des Noms ! Des noms ! » En mai 1968 Lacan se fend d'un autre aveu : « A cause de ça, il a fallu que je subisse, pendant des années, le harcèlement de ces êtres qui suivent la trace de ce que j'apporte pour tâcher de voir où est ce qu'on pourrait bricoler un petit morceau, où j'achopperais. Alors quand je parlais de *Verwerfung*, qui est un terme extrêmement précis et qui situe parfaitement ce dont il s'agit quant à la psychose, on rappelait que ce serait beaucoup plus malin de se servir de *Verleugnung*; enfin on trouve de tout cela des traces dans de pauvres conférences et médiocres articles. »

De nos jours la chasse aux 'achoppements' de Lacan bat son plein [« oui-i-i, Lacan ignorait cette lettre qui /.../ »] et de son vivant Lacan savait que plus d'un aspirait à se hisser calife par dessus le calife. D'où cette sortie (L17, 21 janvier 1970) :

« Toute **canaillerie** repose sur ceci, de **vouloir être l'Autre**, j'entends le grand Autre, **de quelqu'un**, là où se dessinent les figures où son désir sera capté. »

Modulo un bakchich : la restitution qui lui serait faite de ce petit 'a', afin qu'il paraisse « A intact, S(A) » (L16, 25 juin 1969, p.401, Seuil).

Sur les rudiments en matière d'inconscient apportés par Freud, Lacan bâtit donc une construction tout à fait inédite, dont chaque assemblage a été systématiquement rejeté par ceux qui faisaient profession, de foi, de le suivre. A plus forte raison par ceux qui n'en voulaient rien savoir, tel ce professeur de psychologie qui sommait de quitter immédiatement la salle tous ceux qui seraient tentés de penser que l'inconscient serait « structuré comme un langage » (L14, La logique du fantasme, inédit, 14 dec. 1966). « Structuré comme » est en effet un $\omega\sigma$ que Lacan est allé ramasser dans le jardin de Frege, obscur logicien allemand, contemporain certes de Freud mais que ce dernier n'a jamais cité. Point. Le souci de l'orthodoxie psychanalytique domine généralement ce genre de débat. Orthodoxie qui se résume de nos jours aux lieux communs véhiculés par la vox populi. Il reste que pour Lacan le « structuré comme » a valeur pléonastique car ce qu'il s'agit de viser dans la logique c'est d'atteindre (L14, 14.12.1966) : « ce qui en elle, comme telle, est pure structure. Ce qui veut dire : structure-effet du langage ».

La voie de celui qui s'intéresserait vraiment à la structuration lacanienne de l'inconscient est parsemée d'embûches pour la bonne raison qu'à côté de certains aspects de l'enseignement de Lacan largement médiatisés il est tout un ensemble de notations éparses dont le recensement et l'interprétation devrait permettre une vue d'ensemble de l'ébauche d'une psychanalyse scientifique proposée par Lacan. On n'a pas idée à quel point Lacan s'est autocensuré jusqu'à pratiquer le cryptage pour ceux, désormais de plus en plus rares, susceptibles de saisir la relation entre certains aspects apparemment dissonants de son discours et la pratique sienne dont ce discours cherche à rendre compte. Pratique lacanienne portée au rang de mythe par les uns et anathématisée par les autres.

Donc voici toute une page au bout de laquelle je ne sais plus si je parviendrai à aborder le problème de la scientificité de l'entreprise lacanienne. Toutefois, il est peut-être des tabous qu'il est moins difficile à enfreindre dès lors qu'on a passé un certain âge. Je poursuis. A partir du choix épistémique de n'admettre comme sujet de l'inconscient qu'un sujet dont le rapport au savoir serait réduit à celui que lui permet la science moderne à l'exclusion de tout autre, Lacan définit comme « ponctuel et évanouissant », ce rapport au savoir « qui garde de son moment historiquement inaugural le nom de cogito » (L13, 01.12.1965).

Parler de « champ freudien » ou vanter les mérites du *Begriffsschrift* frégéen c'est s'avancer dans le domaine de la logique. Logique censée dénoncer les ambiguïtés du langage mais aussi contourner les débordements de l'imaginaire ainsi que les leurres de l'herméneutique. Lacan dira par exemple (L02, 29 juin 1955, p.363, Seuil): « C'est un souci vraiment actuel de la pensée mathématique que d'éliminer aussi radicalement que possible les éléments intuitifs ». De sorte qu'il s'est mis en devoir de vulgariser au sein de l'École Freudienne de Paris la logique booléenne. Et quelques autres aussi (de Morgan, Peano, Bourbaki, Heyting, etc.). Donc, logique d'abord, algébrisation ensuite.

Il m'a suffi d'entendre Mme Irène Roublev (L13, 23 février 1966) faire publiquement état de ses réticences envers l'algèbre de Lacan pour préférer introduire clandestinement ce terme dans un certain écrit mien :

(‘Inhibition, symptôme et angoisse dans la « *Traumdeutung* »’, paru dans les *Lettres de l'École Freudienne*, 1976, tome 19, p.178-187. Repris dans *Bôgues I*). Au lieu de dire tout bonnement que la psychanalyse soigne par « l'algèbre » j'ai commis une devinette en forme de matrice.

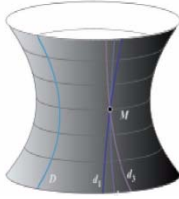
J'ai placé ce terme occulté, et donc 'à deviner', en position de quatrième dans une matrice, alors que trois autres termes en constituaient l'introduction (la verge, l'alberge, la gerbe). C'était ma façon de ménager la susceptibilité de ceux que je nommais alors les 'sectateurs du samovar'. Il reste que « *Algèbre* (14^e siècle) vient de l'arabe *al jabr* utilisé par Al-Khwarizmi pour signifier *la transposition* (mot à mot *reboutement*, soit : *remise en place, réparation*) d'un terme d'un membre à l'autre d'une équation. » N'est-ce pas la définition même de l'*Entstellung* freudienne? En espagnol *algebrista* désigne un « rebouteux » qui remet en place les articulations et les os démis.

J'ai recensé une trentaine d'occurrences du terme « algèbre » dans le *Séminaire*, et une demi douzaine dans les *Écrits*. Ce n'est pas excessif mais ça reste fondamental. « Ce sont les petites lettres de l'**algèbre** (dixit Lacan : L11, 29.01.1964, p.37, Seuil) qui transforment la géométrie en analyse, et que la porte est ouverte à la Théorie des ensembles ». Or il y a lettre et lettre. Celles dont use Descartes éliminent la flèche du temps et rendent les choses commutatives. C'est ce que suggère ceci : « La différence des petites lettres de **Descartes** avec les grandes, c'est que les petites lettres de Descartes n'ont pas de nombre, qu'elles sont interchangeable, et que seul l'ordre des commutations définira leur procès. » Ceci a pour corrélat le fait que Descartes « inaugure les bases de départ d'une science dans laquelle Dieu n'a rien à voir ». Rappel pour ceux qui seraient tentés aujourd'hui d'user des « grandes » pour noter les séquences inconscientes.

L'accès à l'ordre de la scientificité a son prix. Avec pour corollaire qu' (L19, inédit, 03.02.1972) : « Un discours qui s'appelle la Science, a trouvé le moyen de se construire derrière le mur [du langage] ». Lacan note également que (L13, 01.12.1965) : « C'est du côté de la logique qu'apparaissent les indices de réfraction divers de la théorie par rapport au sujet de la science. Ils sont différents pour le lexique, pour le morphème syntaxique et pour la syntaxe de la phrase. D'où les différences théoriques entre un Jakobson, un Hjelmslev et un Chomsky ».

A propos de la logique moderne Lacan énonce qu'« elle est incontestablement la conséquence strictement déterminée d'une tentative de suturer le sujet de la science, et le dernier théorème de Gödel montre qu'elle y échoue » (L13, 01.12.1965). D'où ceci : « il y a quelque chose dans le statut de l'objet de la science, qui ne nous paraît pas élucidé depuis que la science est née ». En dépit du constat de cette faille Lacan va jusqu'à évoquer (E.p.233) « une **algèbre** qui répondrait, à la place ainsi définie, à ce qu'effectue pour sa part la sorte de logique qu'on appelle symbolique : quand de la pratique mathématique elle fixe les droits ». Logique symbolique qui en appellerait à une 'mathématique du signifiant' dans le contexte que voici (L13, 01.12.1965) : « une certaine récupération, /.../ s'annonce dans la chimie, d'une physique des qualités sapides et odorantes, autrement dit d'une corrélation des valeurs perceptives à une architecture de molécules à laquelle nous sommes parvenus par la voie de l'analyse combinatoire, autrement dit par la **mathématique du signifiant**, comme en toute science jusqu'ici. »

L'algèbre est un domaine où l'on parle de fonctions et de variables. Lacan note que la variable en tant que sujet était déjà présente chez Aristote. La variable peut prendre diverses valeurs tant positives que négatives. D'où la remarque suivante (L01, 9, juin 1954, p.246, Seuil) : « lors de ce type de changement de signe qu'on adjoint dans certaines fonctions mathématiques, au moment où on passe d'une valeur de variable à la valeur immédiatement suivante, le corrélatif passe du plus au moins l'infini d'un moment à l'autre. »



Géométrie hyperbolique
de Lobatchevsky

Ce renversement, Lacan le situe ici dans le cas de la perversion mais il s'observe aussi dans certaines fonctions **hyperboliques**, où Lacan laisse entendre qu'elles seraient applicables au cas de Président Schreber. Il remarque qu'une telle courbe comporte aussi des parties asymptotiques susceptibles de nous éclairer sur certains aspects de la structure subjective du paranoïaque.

Notons qu'une hyperbole c'est une des figures engendrées par l'intersection d'un plan et d'une conique. Dès lors que pour Freud un sujet, le fameux *Ich*, est l'homologue d'une surface, chose maintes fois rappelée par Lacan, toutes sortes de surfaces sont susceptibles de lui offrir, à cet *Ich*, leur abri. Par la suite il est inévitable que les modèles de la subjectivité puissent se diversifier du côté de surfaces topologiques, à savoir le tore et la sphère, ainsi que leurs transformés. Toutes choses qui ont été relativement bien acceptées par la bande à Lacan dans la mesure où cette étoffe subjective était susceptible, dans la pratique lacanienne, de révéler le type de topologie qui la sous-tend, dès lors que -par une série de coupures- elle était susceptible (du moins en théorie) d'être mise à plat.

Lorsque tel praticien de la psychanalyse (feu André Rondepierre, par exemple) s'avisa qu'un certain type de coupure était inopérant chez l'hystérique et le fit savoir, Lacan s'est aussitôt mis en devoir de proposer un mode de structuration de la subjectivité hystérique autre, qui nécessitait par conséquent d'autres types d'intervention. Tout ceci supposait une théorisation de la dynamique de la cure, amorcée certes par Freud dès son *Esquisse*, mais aussi la mise en œuvre de certains paramètres dont la maîtrise par le praticien était tout sauf évidente.

A	0	∞
	a	0

La dynamique intersubjective, tout à fait patente dans la relation analyste/analysant, mais aussi bien hors divan, suppose une approche par la théorie des jeux ainsi qu'une « structuration numérique » (L01, 9 juin 1954, p.250, Seuil) du champ intersubjectif. **Théorie des jeux** (Livre 13, 1er décembre 1965) : « où l'on profite du caractère entièrement calculable d'un sujet strictement réduit à la formule d'une **matrice** de combinaisons signifiantes ». On trouvera de telles matrices à propos du pari de Pascal

(Infini- Rien : L16, 29.01.1969, p.145, Seuil).

Structuration numérique qui a pour effet de rendre superflue toute tentative d'exploitation du profil psychologique de l'adversaire. C'est ce que Lacan avance en ces termes (L02, 23 mars 1955, p.217):

« On peut supposer la machine capable de faire un profil psychologique de son adversaire. Mais je vous ai fait remarquer tout à l'heure que celui-ci ne fonctionne qu'à l'intérieur du cadre de l'intersubjectivité. Toute la question se résume à savoir si l'autre est assez astucieux pour savoir que, moi aussi, je suis un autre pour lui, s'il est capable de franchir ce second temps. Si je le suppose identique à moi-même, je le suppose du même coup capable de penser de moi ce que je suis en train de penser de lui, et de penser que je vais penser qu'il va faire le contraire de ce qu'il pense que je suis en train de penser. Oscillation simple qui revient toujours. De ce seul fait, tout ce qui est de l'ordre du profil psychologique est strictement éliminé. »

Ceci pour suggérer qu'il y a une méthodologie propre à la psychanalyse et que cette dernière s'inscrit dans le registre des sciences conjecturales : « Est-ce donc à dire qu'un sujet non saturé, mais calculable, ferait l'objet subsumant, selon les formes de l'épistémologie classique, le corps des sciences qu'on appellerait conjecturales, ce que moi-même j'ai opposé au terme de sciences humaines? » (L13, 01.12.1965).

Lacan précise : « L'opposition des sciences exactes aux sciences conjecturales ne peut plus se soutenir à partir du moment où la **conjecture** est susceptible d'un calcul exact (probabilité) et où l'exactitude ne se fonde que dans un formalisme séparant axiomes et lois de groupement des symboles. » Toutes choses dont la mise en place a requis un certains temps pour comprendre (entropie oblige) du côté des auditeurs de son séminaire, vu l'accroissement exponentiel de la complexité des vues théoriques initiales nécessaires pour suivre les développements du discours lacanien.

Point qui n'a nullement échappé à Lacan lui-même puisqu'il dit : « La question n'est pas de savoir jusqu'où on peut aller; la question est de savoir si on sera suivi » (L01, 7 juillet 1954, p.303, Seuil).

Et il ajoute : « c'est à partir du moment où un monsieur pense à inventer un signe comme ça $\sqrt{\quad}$, ou comme ça \int , qu'un monsieur fait du bon; les mathématiques, c'est ça! » Et plus loin il pointe encore que (L02, 15 juin 1955, p.329, Seuil): « Il y a fallu l'invention de symboles, par exemple $\sqrt{\quad}$, qui nous a fait faire un pas de géant le jour où on a simplement commencé à l'inscrire sur un petit papier. On est resté des siècles la gueule ouverte devant l'équation du second degré sans pouvoir en sortir, et c'est à l'écrire qu'on a pu faire une avancée. » Ainsi quelque chose cesse de ne pas s'écrire.



L'algébrisation lacanienne est du même tonneau même si ses signes diffèrent :

$\$, \diamond, S(\mathbb{A}), \bar{\Phi}_x, a.$

A propos du signe \diamond , Lacan montre qu'il s'agit d'un vel 'v' redoublé 'w' (16.11.1966): « auquel vous reconnaitrez la forme de mon *poinçon*, dont en quelque sorte on aurait basculé le chapeau, qu'on aurait ouvert comme une petite boîte, et qui sert, ce \diamond , à désigner, dans la logique des ensembles, l'*exclusion*. Autrement dit, ce que désigne le 'ou' latin, qui s'exprime par un *aut* : l'un ou l'autre. » Bien entendu, ce signe entre dans l'écriture du fantasme ($\$ \diamond a$), où le poinçon se lit (E. p.772): « 'désir de' à lire de même dans le sens rétrograde, introduisant une identité qui se fonde sur une non-réciprocité absolue. (Relation coextensive aux formations du sujet.) » Plus loin, Lacan assigne à l'écriture $\$ \diamond a$ la fonction d'algorithme et indique (E. p.813) : « qu'il rompt l'élément phonématique que constitue l'unité signifiante jusqu'à son atome littéral. Car il est fait pour permettre vingt et cent lectures différentes, multiplicité admissible aussi loin que le parlé en reste pris à son **algèbre**. » Le désir se règle sur le fantasme de manière analogue à celle par laquelle le moi se règle sur l'image spéculaire $i(a)$. Bref, Lacan a inventé une nouvelle écriture de l'équation du fantasme qui en permet désormais la résolution.

S'agissant du petit 'a' Lacan nous en indique clairement la genèse en l'événement du *Fort/da* et donc du jeu de l'enfant avec la bobine (L11, 12.02.1964, p.60): « Car s'il est vrai de dire que le signifiant est la première marque du sujet, comment ne pas l'appliquer ici et du seul fait que ce jeu s'accompagne d'une des premières à paraître des oppositions phonématiques scandant son acte involutif (c'est-à-dire d'alternances restitutives) comment ne pas reconnaître que (ce à quoi cette opposition s'applique en acte) c'est là que nous devons désigner le sujet! — Nommément dans la bobine à quoi ultérieurement, nous donnerons son nom d'**algèbre** lacanien sous le terme lacanien de 'a'. » Notons que « c'est le jeu qui est le *Repräsentanz* de la *Vorstellung*. »

C'est du côté de chez Darwin que Lacan tente de rendre visibles (L12, 09.12.1964) les « deux extrêmes du signifiant », à savoir le cri de l'enfant et la monnaie.

Tous deux relevant de l'algèbre du petit 'a'. Dans l'après-coup de la promotion par Lacan du nœud borroméen (dans les années 1970) je me suis autorisé de penser que l'instauration de cette borroméité est la castration en tant que telle. D'autant que le serrage du nœud est ce qui rend punctiforme l'objet 'a'. En effet, l'objet scopique met en jeu également cet objet 'a' de l'**algèbre** lacanienne où le sujet peut venir à choir. Ici Lacan s'explique (L11, 19.02.1964, p.73, Seuil):

« Et pour des raisons structurantes, cette **chute du sujet** reste inaperçue parce qu'elle se réduit à zéro. Dans la mesure où ce regard, en tant qu'objet 'a', peut venir à symboliser le manque central déterminé pour nous dans l'expérience de la **castration**, parce que c'est un objet qui se réduit à une **fonction punctiforme**, qui laisse le sujet dans l'ignorance tellement caractéristique de tout le progrès de la pensée de cette voie constituée par la recherche philosophique, elle a toujours manqué le caractère clé du phénomène entr'aperçu de la **castration**. »

Évidemment Lacan est tenu de justifier chacune des écritures qu'il introduit et c'est ce qu'il fait à propos de $S(\mathbb{A})$, dans la mesure où ce qui est en jeu c'est l'interprétation dans ses effets d'a-vérité (L14, inédit, 14.12.1966) :

« Et qu'est-ce que cela veut dire, ce grand S avec, dans la parenthèse, ce A barré, $S(\mathbb{A})$, si cela ne veut pas dire, au niveau où nous en sommes, la désignation par un signifiant de ce qu'il en est de l'*Un-en-trop*. /.../ Dans la chaîne signifiante (que nous pouvons considérer, par exemple, comme faite de toute la série des lettres qui existent en français) c'est pour autant qu'à chaque instant, pour qu'une quelconque de ces lettres puisse tenir lieu de toutes les autres, qu'il faut qu'elle s'y barre, que cette barre donc est tournante et- virtuellement -frappe chacune des lettres, que nous avons, insérée dans la chaîne, la fonction de l' *Un-en-trop* parmi les signifiants /.../. Ce signifiant en trop vous l'évoquez comme tel pour peu que, comme ici c'est indiqué, nous le mettions hors de la parenthèse où fonctionne la barre, toujours prête à suspendre l'usage de chaque signifiant, quand il s'agit qu'il se signifie lui-même. /.../. Par l'intervention, dans la chaîne, de ce signifiant qui lui est immanent comme *Un-en-Plus* et, comme *Un-en-Plus*, susceptible d'y produire cet effet de métaphore».

Ceci est en quelque sorte paraphrasé dans les *Écrits* où je retiendrai le propos suivant (E. p.819) : « Ce signifiant sera donc le signifiant pour quoi tous les autres signifiants représentent le sujet /.../. Or, la batterie des signifiants, en tant qu'elle est, étant par là-même complète, ce signifiant ne peut être qu'un trait qui se trace de son cercle sans pouvoir y être compté. Symbolisable par l'inhérence d'un (- 1) à l'ensemble des signifiants. Il est comme tel imprononçable, mais non pas son opération, car elle est ce qui se produit chaque fois qu'un nom propre est prononcé. Son énoncé s'égale à sa signification. »

Quelque temps plus tard Lacan r-emet ça à propos du $S(\mathbb{A})$ en ces termes (L16, 30.04.1969, p.291, Seuil) :

« Le propre d'une **algèbre**, c'est de pouvoir avoir diverses interprétations. Le $S(\mathbb{A})$, ça peut vouloir dire toutes sortes de choses, jusques et y compris la fonction de la mort du père. Mais, à un niveau radical, au niveau de la logification de notre expérience, $S(\mathbb{A})$ c'est exactement -si elle est quelque part et pleinement articulable- ce qui s'appelle la structure. »

Or, $S(\mathbb{A})$ est une écriture qui a sa place parmi les expressions utilisées dans la mathématique. Qu'elles soient libres ou associées les lettres S et A peuvent recevoir des affectations diverses et il serait intéressant de voir jusqu'où Lacan s'en est inspiré. On parlera ainsi d'une « **algèbre associative unitaire A** ». On dira, par exemple : « *SU(n)* est le groupe (de Lie ou groupe de jauge) spécial unitaire sur \mathcal{C} d'ordre n, i.e. le groupe multiplicatif des **matrices** $n \times n$ complexes unitaires et de déterminant 1 (vérifiant $M^*M = I_n$ et de $M = 1$). » Avec \mathcal{C} = **corps des nombres complexes**.

Cette série de soupçons rebondit à propos de l'usage qu'a fait Lacan de la lettre **M** dans diverses formules sachant que dans l'exemple ci-dessus il désigne une **matrice**. De la matrice à la **Mère** il n'y a qu'un pas, alors qu'un second point de vue nous renverrait à la **Machine** chère à Kolmogorov.

$$p(M)(M) \sim \frac{\alpha}{\phi} \Pi \quad \begin{array}{|c|} \hline H \\ \hline M+\phi+\alpha \\ \hline \end{array} \rightarrow 'I$$

$$\left(\frac{'I}{M+\phi+\alpha} \right) M \quad (P) M \sim (-P) \frac{X}{\Pi}$$

Des formules telles celles inscrites ci-contre (L04, p.396 & 397, Seuil édit.), et que je tiens pour des mathèmes de la phobie, sont éminemment suspectes de dire encore autre chose que ce que Lacan veut bien leur faire dire. Mais quoi? Pas étonnant, suite à ça, que plus d'un parmi les auditeurs de Lacan se soit estimé en droit de décrocher.

D'autant que ces avancées supposaient un droit de regard autre, à quoi la proposition de Lacan sur 'la passe' devait répondre. D'où le vent de panique qui s'est emparé de ceux qui, à juste titre, pensaient qu'il en serait fini avec la confidentialité de la cure, et que le contenu du chaudron psychanalytique ainsi volatilisé risquait d'empester l'atmosphère. Or, Lacan n'avait pas attendu ce bouillonnement, cet accroissement de tension, pour tenter de théoriser la 'fin' de la cure en termes de **calcul tensoriel** et de **scalaire** de la peur. En voici la preuve. Le 19 avril 1961 Lacan produit son graphe (repris à la page 815 des *Écrits*), et le commente en ces termes (L08, Le Transfert_A, p.283, Seuil):

« Ce que je veux ici vous faire saisir, c'est ce qui se passe au niveau inférieur du *graphe*. /.../ tel qu'est construit le double recouplement de ces deux **faisceaux**, de ces deux flèches, il est fait pour attirer notre attention sur ceci que simultanéité, ai-je dit, n'est point synchronie. C'est-à-dire que, à supposer se développer corrélativement, simultanément les deux **tenseurs**, les deux vecteurs dont il s'agit, celui de l'intention et celui de la chaîne signifiante [I], vous voyez que ce qui se produit ici [II] comme inchoation de ce recouplement, de cette succession qui consistera dans la succession des différents éléments phonématiques par exemple du signifiant /.../. »

Le terme 'faisceau' est ici fort important (d'autant plus qu'il a été escamoté dans la version du Seuil) et nous en recensons les occurrences un peu plus loin.

Côté **scalaire** (dont l'écriture mathématique comporte cette parenthèse : < a >) nous trouvons ceci :

« Mais, au cœur de cette fonction de l'objet 'a', il est clair que nous devons trouver ce qui est tout à fait central à l'institution, à l'instauration de la fonction du sujet. C'est à très proprement parler la fonction que vient occuper à la même place le phallus qui /.../ n'entre pas comme organe, puisqu'en fin de compte dans tous ces cas, et si matériels que puissent vous paraître deux d'entre eux, il s'agit bel et bien dans tous les cas d'un représentant organique. Assurément, il semble déjà moins substantiel, moins saisissable, au niveau du regard et de la voix mais ça n'est néanmoins pas en raison simplement d'une sorte de différence d'échelle, de différence **scalaire**, comme on dirait, dans le caractère insaisissable que nous trouvons ici le phallus. »

Par pure malice il me dérange d'appliquer ici à Jacques Lacan la formule qu'il adresse à Edgar Poe (*E.* p.21): « cette parade d'érudition n'est-elle pas destinée à nous faire entendre les maitres-mots de notre drame? » Toujours est-il que Lacan a préparé le terrain d'une entrée de la théorie psychanalytique dans le cadre d'une formalisation déjà en usage dans le domaine des mathématiques, voire de la physique. Il prend le temps d'expliquer ce que c'est qu'un nombre *complexe* ($a + ib$), un vecteur, le résultat de la composition de deux ou plusieurs vecteurs, un scalaire, se contentant de mentionner le **tenseur** avant de passer la main à ceux qui voudront bien, par la suite, disserter, dans *Scilicet* ou ailleurs, du maillage de la vérité sous la forme de 'treilli' ou de 'fibré'.

A titre d'exemple voici un échantillon de ce qu'il propose (L09, inédit, 10.01.62):

« Si vous définissez comme nombre complexe [Ξ] tout nombre composé d'un nombre réel auquel il est adjoint un nombre imaginaire /.../ $\Xi = a+ib$, [$i = \sqrt{-1}$], si vous définissez ceci nombre complexe, vous pourrez faire avec ce nombre complexe toutes les opérations que vous pouvez faire avec des nombres réels. /.../ les nombres ainsi constitués ont une valeur qui vous permet d'opérer de façon purement numérique avec ce qu'on appelle des vecteurs, c'est-à-dire avec des grandeurs qui, elles, seront non seulement pourvues de valeur mais en plus /.../ vous pourrez impliquer dans votre connotation, non seulement ladite grandeur, mais sa direction, et surtout l'angle qu'elle fait avec telle autre grandeur. »

En ce point deux questions au moins urgent.

1° Pourquoi Lacan utilise-t-il cette lettre Ξ 'ksi' plutôt qu'une autre ? Est-ce pour « é-ksi-ter » notre curiosité, ou pour nous mettre sur la voie de « l'é-ksi-stence » ? Un élément de réponse peut consister en le tableau suivant tiré d'un texte d'astrophysique ou cette lettre Ξ désigne : « un paramètre de compacité¹ ». Ce qui suit est tiré des textes des Mercredis de l'Observatoire (Meudon, 3 mars 2004) :

Objet compact = astre relativiste

grande masse ($M \sim M_{\odot}$)

petit rayon ($R \sim 10$ km)

} fort champ gravitationnel

Question: que signifie un champ gravitationnel *fort* ?

Réponse: l'énergie du champ gravitationnel est une fraction importante de l'énergie de masse:

$$\Xi = \frac{|E_{\text{grav}}|}{Mc^2} > 10^{-3}$$

E_{grav} = énergie potentielle gravitationnelle: $E_{\text{grav}} \sim -GM^2/R$

Mc^2 = énergie de masse

Ξ = facteur de relativité ou paramètre de compacité $\Xi \sim \frac{GM}{c^2 R} \sim \frac{|\Phi_{\text{surf}}|}{c^2}$

Ξ grand \implies nécessité d'un traitement relativiste de la gravitation.

Voici quelques exemples de Ξ :

Terre: $\Xi \sim 10^{-10}$; Soleil: $\Xi \sim 10^{-6}$; naine blanche: $\Xi \sim 10^{-4} - 10^{-3}$; étoile à neutrons: $\Xi \sim 0.2$, trou noir: $\Xi = 1$



2° Avec cette notion d'angle les choses se compliquent. Les angles que font les faisceaux lumineux projetés sur une surface réfléchissante sont susceptibles de se déplacer, d'avancer et de reculer, de tourner, et si Lacan ne va pas jusqu'à proposer la notion de 'moment angulaire' tel qu'il fonctionne en physique, néanmoins on s'en rapproche dans le passage suivant du séminaire sur l'identification. A propos de « trace de pas » et « pas de trace » Lacan énonce ceci (L09 24.01.62):

« Je pense que vous entendez au passage la même ambiguïté dont je me suis servi quand je vous ai parlé, à propos du mot d'esprit, du « pas de sens », jouant sur l'ambiguïté du mot sens avec ce saut, ce franchissement, qui nous prend là où naît la rigolade /.../ cette transformation subtile, cette pierre rejetée qui d'être reprise devient la pierre d'angle, et je ferai volontiers le jeu de mots Π de la formule du cercle, parce que aussi bien c'est en elle, je vous l'ai annoncé l'autre jour en introduisant le $\sqrt{-1}$, que nous verrons que se mesure /.../ **l'angle vectoriel du sujet par rapport au fil de la chaîne signifiante.** »

Nous retrouvons ici le grand pi grec, Π , qui sert à écrire la fonction porte en mathématiques, et que Lacan introduira plus tard parmi ses formules à propos du petit Hans. Peut-être était-il un peu gros pour passer par la porte étroite π . Ce n'est pas tout. Quand Lacan parle d'Oedipe inversé il faut entendre que structurellement il y a un retournement à 180° de la structure. Du moins est-ce ce que suggère le passage suivant (L05, 15.1.1958, p.171):

« /.../ Cette menace castrative est une rétorsion pour autant que JUPITER est tout à fait capable de châtrer CHRONOS /.../ Et puis il y a autre chose /.../ c'est la délicate question de l'Oedipe inversé. Cet Oedipe inversé n'est jamais absent de la fonction de l'Oedipe /.../ c'est elle qui donne la fin du complexe d'Oedipe, le déclin du complexe d'Oedipe, que c'est dans une dialectique /.../ à savoir de **l'identification** comme prenant sa racine dans l'amour tout en n'étant pas la même chose . /.../ Seulement **l'Oedipe inversé** n'est pas non plus si simple que si c'est par cette voie /.../ de **l'amour** que peut se produire la position /.../ d'inversion /.../ qui le mettra dans cette espèce de bissectrice **d'angle** squeeze-panique /.../ »

Ici tout un pan de la théorisation lacanienne du sujet est à réviser, d'autant qu'il est notoire qu'un « espace vectoriel d'une dimension dépendant d'un angle » pourrait ressembler à un ruban de Möbius aussi bien qu'à un cylindre.

Le hasard fait que je suis tombé sur le récit d'un rêve rapporté par Carl G. Jung, dans son livre bestseller : *L'homme à la découverte de son âme*, p. 280-83 (PBP, 1962/82). Voici ce rêve :

« Le rêveur se trouve dans la ferme d'une paysanne inconnue /.../ et il contemple la campagne. /.../ Soudain, à l'arrière plan de ce paysage /.../ apparaît une énorme écrevisse ou un énorme lézard; il est alors confronté avec le monstre qui se dirige tout d'abord à gauche, puis à droite, de sorte que le rêveur se sent pris dans l'angle de ces deux mouvements comme dans les branches d'une paire de ciseaux. »

En matière **d'angle** squeeze-panique on ne fait pas mieux. Le happy-end intervient par un coup de baguette magique, alors que le rêveur aurait pu entonner : « Ah, si t'voulais chatouiller mon lézard... » Or, c'est bien le lézard qui est en Père-II. Est-ce parce que dans le rêve il se meut à reculons que Lacan parle à ce propos d'œdipe inversé ? C'est dire que pour moi il n'y a pas de doute : Lacan a en vue ce rêve quand il parle d'angle squeeze-panique. Comme par hasard, nous sommes dans une session de l'enseignement de Lacan où il est question de la métaphore paternelle. Selon Mélanie Klein (L05, p.165), dans les rêves le père est généralement représenté sous la forme de son pénis. Par ailleurs, après avoir évoqué « l'image du père terrifique » Lacan avertit que (L05, p.170) : « la crainte éprouvée devant le père est nettement centrifuge, je veux dire qu'elle a son centre dans le sujet. /.../ C'est sous cet angle (du regard) que l'expérience nous a très vite appris que devant être mesurée l'incidence de la crainte éprouvée dans l'Œdipe devant le père. » Il est vrai que la fonction du lézard est de faire lézarde dans le sublime univers maternel. Il reste l'écrevisse. Mon épouse, Laurence, me suggère qu'une telle écrevisse figure en double exemplaire sur la lame 18 du Tarot. Or, une écrevisse a au moins une paire de pinces. Ça permet de poser une première remarque : « Qui en pince pour qui? » au sein de ce carrousel à quatre termes. En second lieu, il importe de savoir ce qu'il advient de la pince quand elle fait clips. A suivre la lame 18 ça peut même faire éclipse. D'où l'idée d'une surimposition de regards. « Je vois qu'il voit que je le vois », etc.

Or, en dépit de l'incompréhension que de telles avancées ont pu susciter, Lacan s'est efforcé de donner la priorité à la mathématisation de la géométrie, dont on sait la fertilité dans l'exploration des domaines tels que ceux touchant à l'infiniment grand ou l'infiniment petit. Pas toujours cependant. Ayant tenu un propos quelque peu métaphorique destiné à rendre palpable pour son auditoire l'image du cross-cap (plan projectif de Desargues), Lacan s'en excuse après-coup pour recadrer son propos comme suit (« L'Étourdit », Scilicet 4, p.14) : « Qu'on sache qu'il était faisable d'une pure algèbre littérale, d'un recours aux vecteurs dont d'ordinaire se développe de bout en bout cette topologie. » Et il ajoute : « La topologie, n'est-ce pas ce n'espace où nous amène le discours mathématique et qui nécessite révision de l'esthétique de Kant ? » Sortir de cette esthétique requiert certains efforts.

Il nous faut revenir ici à la question des faisceaux. Faisceaux de quoi? Eh bien, il s'agit de faisceaux de signification qui partent d'un signifiant, alimentent le fil du discours, puis forment des renflements entrecoupés de nœuds, nœuds constitués par des faisceaux de preuves qui interfèrent avec d'autres structures. A ce sujet Lacan prend le temps d'apporter quelques images (20 janvier 1954, p.30 Seuil) :

« Un **faisceau**, un courant de paroles parallèles qui, à un certain moment, s'élargissent pour entourer ce fameux noyau pathogène qui, lui aussi, est une histoire, s'en écartent pour l'inclure et se rejoignent un peu plus loin, le phénomène de la résistance étant littéralement constitué par quelque chose qui est dit dans le texte, comme étant ceci qu'il y a deux sens : le sens longitudinal et un sens radial, et que c'est dans le sens radial que s'exerce la résistance, quand on veut se

rapprocher des fils qui sont au centre du **faisceau**, la résistance est la conséquence, quand on tente de passer des registres extérieurs vers le centre; il y a une force de répulsion positive qui s'exerce à partir du noyau refoulé; et la résistance est ressentie dans l'effort de pénétration vers les fils de discours qui sont les plus rapprochés. Et il [Freud] va même jusqu'à écrire, ce n'est pas dans les *Studien*, c'est dans un texte ultérieur, dans les écrits groupés sous le titre *Métapsychologie*, il dit : *'la force de résistance est inversement proportionnelle à la distance où l'on se trouve du noyau refoulé'*»,

En d'autres circonstances, parlant du Moi du sujet Lacan s'exprimera comme suit (12.05.1954) :

« L'homme sait qu'il est un corps, encore qu'il ne le perçoive jamais d'une façon complète, puisqu'il est dedans, mais il le sait. Cette image devient l'étranglement, l'**anneau** par lequel tout ce **faisceau** confus du désir et des besoins devra passer, dans sa structure imaginaire, pour être lui. »

Ce sont là des propos de nature à nous rappeler les liens entre la topologie et la clinique, qui de nos jours semblent plus distendus que jamais. Cette question des faisceaux se retrouve au niveau spéculaire à propos de l'expérience de Bouasse. Un commentateur du dispositif nous avertit que le miroir concave qui renvoie sur un miroir plan l'image d'un objet, ce miroir concave comporte toujours des imperfections dont les effets seront atténués par un bon placement de l'œil (Annexe I de L01 en 1954) :

« Mais il importe peu parce que l'œil diaphragme les **faisceaux** utilisés. /.../ L'inconvénient de la déformation est minime, un bouquet n'ayant pas une forme connue a priori. Conformément à cette explication, l'impression de réalité est plus grande en regardant de loin : le déplacement linéaire qu'on peut donner à l'œil sans cesser de voir le bouquet augmente avec la distance, puisque l'œil doit rester dans un certain cône dont le bouquet est le sommet. »

Mais c'est encore Lacan qui vient illustrer la **point de serrage** avec son 'tu es celui qui me suivra' dont il dira (13 juin 1956) :

« C'est quelque chose qui représente un nœud, un **point de serrage** dans un **faisceau de significations** qui est ou non acquis par le sujet. Car précisément si le sujet ne l'a pas acquis, il entendra le « tu es celui qui me suivra partout », dans ce deuxième sens, à savoir qu'il l'entendra dans un autre sens que celui qui est dit dans le « suivras » (as), c'est-à-dire que tout changera, y compris la portée du 'tu'. »

Enfin, voici un mot concernant la polarisation par le signifiant (20 juin 1956) :

Il y a tout un mode de développement des rapports du signifiant qui est essentiellement lié, qui fait de la grand-route un exemple absolument pas négligeable, un exemple particulièrement sensible et éclairé de ce que je veux dire quand je parle de la fonction **du signifiant en tant qu'il polarise**, qu'il accroche, qu'il groupe en **faisceau** des significations, et que pour tout dire il y a une véritable antinomie ici entre la fonction du signifiant et l'induction qu'elle exerce dans le groupement des significations; **c'est le signifiant qui est polarisant, c'est le signifiant qui crée le champ des significations.**

D'où une propédeutique lacanienne qui s'est illustrée par la proposition de quelques menus problèmes, à la résolution desquels les participants au séminaire se devaient de répondre. Lacan propose, par exemple ceci (L14, 2.04.1967) :

« Qu'est-ce qu'il faut pour que $a^2 - b^2$ soit - tout net - égal à deux, à la dyade ? C'est très facile : il suffit d'égaliser ce qui est écrit ici : $b =$ à racine carrée de moins un (i). C'est-à-dire à une fonction numérique qu'on appelle **nombre imaginaire** et qui intervient maintenant dans tous les calculs, de la façon la plus courante, pour fonder ce qu'on appelle - extension des nombres réels - **le nombre complexe.** »

Le nombre complexe -la belle affaire-

Tout le monde a compris (Sokal et Cie ouvrant la marche) que Lacan sortait de temps en temps comme ça des 'gros' mots, histoire de se faire mousser. D'où un **black out** général par la suite sur ce qu'il aura pu développer de ce côté. L'ennui c'est que Lacan ne lâche pas le morceau et qu'il insiste sur cette notion de nombre complexe. Pis, il a été jusqu'à dire que le fantasme s'écrit avec un **nombre complexe.**

Une première fois (L09, 10 janvier 1962) il ne le dit pas exactement comme ça. Comme nous l'avons vu plus haut, il dit (je résume) : prenez un nombre réel 'a', vous lui ajoutez un nombre imaginaire ($i = \sqrt{-1}$) et vous avez un **nombre complexe** ($a+ib$).

Il ajoute qu'un nombre complexe sert à écrire des fonctions qui ne sont pas convergentes mais périodiques. [Ça suppose qu'on sera à-même de les résoudre au moyen de suites de Fourier]. Ce développement intervient au moment où Lacan écrit la série de Fibonacci qui tend vers une valeur qui est celle du nombre d'or et que Lacan attribue à 'a'. D'où : $1-a = a^2$ (L14, 12.04.1967). a^2 que Lacan évoque quelque part comme la « norme mâle » en souvenir d'Al-Khawarizmi, pour qui le carré de l'inconnue est nommé «le carré» ou *mâl*, alors que l'inconnue est «la chose» ou *shay*. La « chose » freudienne c'est bien là l'inconnue. Ailleurs il note que (L16, 29.01.1969, p.135, Seuil) :

« toutes les séries de **Fibonacci** sont **homologues**- vous pouvez partir de n'importe quel chiffre et le faire croître de n'importe quel chiffre, si vous observez simplement la loi de l'addition, /.../ vous vous apercevrez que c'est du 'a' tel qu'il était par rapport à 1 que le chiffre a bondi d'un terme à l'autre. En d'autres termes, que vous partiez de la division du sujet [\$] ou que vous partiez du 'a', vous vous apercevez qu'ils sont **réciroques**. »

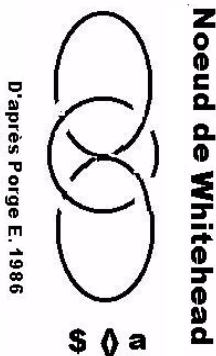
Ainsi donc, la loi de composition de la série de Léonard de Pise s'applique donc aux deux termes de la formule du fantasme : $\$ \diamond a$.



Une seconde fois (L12, 15 décembre 1965) il évoque les figures topologiques, de la **bouteille de Klein** et du **plan projectif**, et donc le fantasme, pour noter les difficultés qu'elles présentent pour l'intuition alors que ces difficultés sont écartées par le jeu d'une combinatoire dans laquelle entrent des **nombre complexes**.

La troisième mention des **nombre complexes** est celle que j'avais citée (L14, 2.04.1967) au titre d'un jeu récréatif proposé aux participants du séminaire. Ici Lacan rappelle que $a^2 - b^2 = a + b$ est le produit de $a-b$ par $a+b$.

La quatrième, du L19, L01.06.1972 soutient que le **nombre complexe**, est « une des choses les plus utiles et les plus fécondes qui aient été créées en mathématiques. »



La cinquième, incluse dans les *Écrits* (p. 820), est la bonne : « Le **fantasme**, dans sa structure par nous définie, contient le $(-\phi)$ fonction imaginaire de la castration sous une forme cachée et réversible d'un de ses termes à l'autre. C'est-à-dire qu'à la façon d'un **nombre complexe**, il imaginarise (si l'on nous permet ce terme) alternativement l'un de ces termes par rapport à l'autre. »



Ici il convient de se souvenir du nœud de Whitehead puisque par sa déformation il exhibe successivement le sujet puis l'objet petit 'a', et donc alternativement la partie imaginaire ($\$=ix$) puis la partie réelle (a) du nombre complexe à quoi se réduit le fantasme. Accessoirement, on peut s'apercevoir de l'homologie du nœud de Whitehead avec la lame du Tarot junguien, ci-contre.

Freud s'était bien aperçu que dans l'inconscient (conçu comme un agencement d'atomes neuronaux, selon l'*Esquisse*), ça compte, et ici Lacan en rajoute en disant (22 juin 1955):

« L'homme est engagé par tout son être dans la procession des nombres, dans un primitif symbolisme qui se distingue des représentations imaginaires. C'est au milieu de cela que quelque chose de l'homme a à se faire reconnaître. Mais ce qui a à se faire reconnaître, nous enseigne Freud, n'est pas exprimé, mais refoulé. Ce qui dans une machine ne vient pas à temps tombe tout simplement et ne revendique rien.

Chez l'homme, ce n'est pas la même chose, la scansion est vivante, et ce qui n'est pas venu à temps reste suspendu. C'est de cela qu'il s'agit dans le refoulement. »

Aux tentatives (plutôt maladroitement) de Freud d'amorcer une sorte de topologie des rapports du conscient et de l'inconscient Lacan substitue une (L14, 24.05.1967) « algèbre de bords », qui concerne une zone de fluctuation qu'il nomme 'littoral'.

Ce sont des lignes de tension électives susceptibles de définir des plages érogènes orificielles supportant un gradient d'intensité. Une topologie s'en engendre susceptible de guider la conduite de la cure.

Au moment d'évoquer la division du sujet entre vérité et savoir, Lacan souligne le point où Freud nous convie sous l'appel du (L13, 01.12.1965) :

« *Wo es war, soll Ich werden*, que je retraduis, /.../ là où c'était [l'a-vérité], là comme sujet dois-je advenir. » Formule qui témoigne « de ce que l'inscription ne mord pas du même côté du parchemin, venant de la planche à imprimer de la vérité ou de celle du savoir ». Chose à vérifier sur la surface unilatère de la bande de Möbius. Est-ce que 'l'insight' psychanalytique y a gagné pour autant? Cela ne se vérifie que pour ceux qui se seraient donné les instruments d'une pratique lacanienne.

L'immixion de la théorie des nœuds, et du problème posé par les épissures susceptibles de s'y produire, a relancé un temps l'intérêt pour la diversification des structures subjectives, mais rien n'a été vraiment démontré du côté de leur maniabilité dans la cure.

Il reste qu'à aucun moment Lacan ne désavoue son point de départ qui est celui de la **répétition**, dans son texte sur la lettre volée, où une machine produit une série de chiffres pairs ou impairs. Répétition qui engendre à son tour une série d'impossibilités qui sont d'autant d'arrêts, d'empêchements, de stases, de **fixions** : disait Jacques Lacan. Suggérant par là que l'*enstasis* aristotélicienne ouvre la voie à la **fiction** et aux débordements imaginaires.

Et, comme c'est souvent le cas chez Lacan, ici le couperet tombe sous la forme d'une maxime (présente tel quel dans l'édition AFI et morcellée en L16, 30.04.1969, p.291, au Seuil) « la pensée est de soi censure ». Loi des impossibilités du dire, par conséquent, par où se déduit le Réel. Réel qui impose une limitation axiomatique initiale que Lacan expose en ces termes : (L02, 01 dec.1954, p.49, Seuil) : « Quand on parle de formalisation **mathématique**, il s'agit d'un ensemble de conventions à partir desquelles vous pouvez développer toute une série de conséquences, de théorèmes qui s'enchaînent, et établissent à l'intérieur d'un ensemble certains rapports de structure, une loi à proprement parler. » Avec pour résultat une (L02, 15 décembre 1954, p.74, Seuil) :

« régulation symbolique, dont la sous-jacence mathématique inconsciente des échanges des structures élémentaires vous donne le schéma./.../ pour que fonctionnent les **combinaisons mathématiques** qui ordonnent les échanges objectaux, au sens où je les ai définis tout à l'heure, il faut que dans la combinatoire chacune des machines puisse se compter elle-même. Qu'est-ce que je veux dire par là? Où l'individu en fonction subjective se compte-t-il lui-même sinon dans l'inconscient? »

C'est également ce qui fait de l'individu en question (L04, 22 mai 1957, p.348 Seuil : cette version diffère notablement de celle de l'AFI): « un animal qui est destiné à se savoir exister ».

On finira bien un jour par s'apercevoir que les différentes approches de la dynamique subjective que je viens d'évoquer produisent une sorte de résidu, une structure de départ dont ils ne sont que l'habillage.

Il s'agit d'un crebard que Lacan, nomme « Schéma L » et qu'il emprunte à un traité fort ancien intitulé *Oedipus Aegyptiacus* (Athanasius Kircher, 1601-1680). Il en justifie l'emploi en ces termes (E.p.774) : « Une structure quadripartite est depuis l'inconscient toujours exigible dans la construction d'une ordonnance subjective. Ce à quoi satisfont nos schémas didactiques. »

Il en use pour mettre en place les ressorts du transfert, notamment dans le cas Dora, la fameuse patiente de Freud.

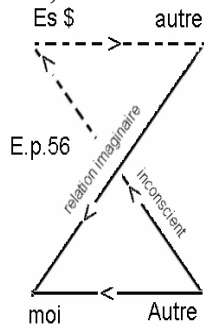


Schéma L

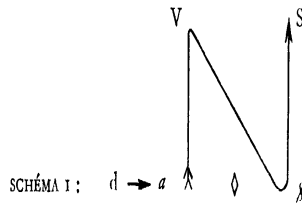


Schéma I

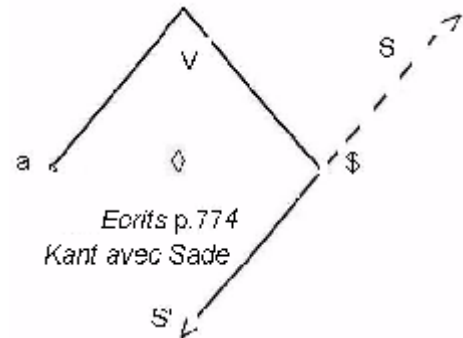


Schéma I modifié

Il le transforme à l'occasion de manière à produire le « schéma R », mais il y revient dans « Kant et Sade » où il commente son schéma I comme suit : « Reste le V qui à cette place tenant le haut du pavé paraît imposer la volonté dominante toute l'affaire, mais dont la forme aussi évoque la réunion de ce qu'il divise en le retenant ensemble d'un *vel*, à savoir en donnant à choisir ce qui fera le \$ (S barré) de la raison pratique, du S sujet brut du plaisir (sujet 'pathologique'). »

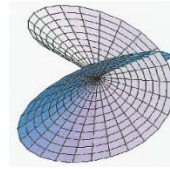
Dans sa formalisation des **quatre discours** Lacan procède à un changement de notations puisque ce qui initialement s'écrivait : \$, a, a', A, dans le schéma L devient désormais dans cette nouvelle « algèbre » : \$, S₁, S₂, a.

A ces quatre termes destinés à faire fonctionner la discursivité viendront se substituer plus tard les quatre autres des **quanteurs de la sexualité**. Ici d'autres notations interviennent encore, comportant des négations.

Bizarrement c'est de nouveau à la distinction entre discordantiel et forclusif, chère à Damourette et Pichon, que Lacan va se référer. Pour dire que ce qui est forclus ne s'écrit pas (L18, inédit, 19.05.1971). Il semble particulièrement satisfait de retrouver dans l'écriture du 'quel que soit' : ∇, la forme d'un grand A renversé, « une tête de buffle ».

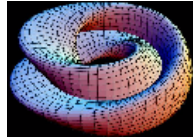
A un certain moment (L19, inédit, 03.02.1972) Lacan aborde les rapports de la logique et de la mathématique. A partir du constat que (L20, 9 janvier 1973, p.36, Seuil) : « La lettre, radicalement, est effet de discours », il y a lieu de s'apercevoir que l'algèbre et la théorie des ensembles n'en font pas le même usage. Par là s'opère un glissement subreptice dans son discours, dès lors qu'il s'agit de forcer l'instance de la lettre, et Lacan profère: « Quand le signifiant vient truffer le signifié (comme chez Joyce) /.../ nous avons à lire - le lapsus. /.../ Ce dont il s'agit dans le discours analytique, c'est toujours ceci - à ce qui s'énonce de signifiant vous donnez une autre lecture que ce qu'il signifie. » Recommandation qui heurte le bon sens dès lors que ce que l'on entend semble relever de l'évidence même. Raison pour laquelle Jacques-Alain Miller, éditeur et co-auteur du *Séminaire*, s'est probablement décidé sur le tard (mars 2006) d'adjoindre à l'édition du Livre XVI une « Annexe ».

Annexe ou figurent des paragraphes consacrés à l'*Espace vectoriel* ainsi qu'à la *Somme partielle*, puis une « Aide au lecteur », sorte de doxographie dont il s'était jusqu'alors privé lors des parutions précédentes. Pourquoi, en effet, chercher systématiquement midi à quatorze heures? Et pourtant Freud nous avait bien averti que la vérité est incroyable.



L'exposé ci-dessus me conduit à faire un parallèle entre la structuration de l'inconscient selon Lacan et la physique quantique. Dans un panorama (à retrouver sur Wikipedia : <http://fr.wikipedia.org/physique...quantique>) on découvre que, tout comme l'inconscient:

- 1) « La physique quantique est connue pour être contre-intuitive, choquer le 'sens commun' et nécessiter un formalisme mathématique ardu. **Feynman**, l'un des plus grands théoriciens spécialistes de la physique quantique de la seconde moitié du XX^e siècle, a ainsi écrit : 'Personne ne comprend vraiment la physique quantique.' »
- 2) Par ailleurs, en physique quantique : « Un certain nombre d'observables, par exemple l'énergie émise par un atome lors d'une transition entre états excités, sont quantifiés, c'est-à-dire qu'ils ne peuvent prendre leur valeur que dans un ensemble discret de résultats ». Ceci nous renvoie à la façon dont l'affect se déclenche de par l'action d'un ensemble discret de signifiants.
- 3) La *dualité onde-particule* : « La notion d'onde et de particule qui sont séparées en mécanique classique deviennent deux facettes d'un même phénomène, décrit de manière mathématique par sa fonction d'onde ». Dualité que Lacan écrit : $\$ \diamond a$.
- 4) Le *principe d'incertitude de Heisenberg* traduit les faits suivants : « Une incertitude fondamentale empêche la mesure exacte simultanée de deux grandeurs conjuguées.
Il est notamment impossible d'obtenir une grande précision sur la mesure de la vitesse d'une particule sans obtenir une précision médiocre sur sa position, et *vice versa*. Cette incertitude est structurelle et ne dépend pas du soin que l'expérimentateur prend à ne pas 'déranger' le système ; elle constitue une limite à la précision de tout instrument de mesure ». Ce que Lacan introduit comme corrélat de ces 'grandeurs conjuguées' ce sont les phases d'oscillation entre 'être' et 'penser', selon la formule : 'ou je ne pense pas ou je ne suis pas'.
- 5) « Au fondement de la physique quantique se situe le **principe d'une nature qui joue aux dés.** » Corrélativement, à la base du fonctionnement de l'inconscient est le principe de répétition.
- 6) « L'observation influe sur le système observé » tant en physique quantique que dans la cure psychanalytique, cure où l'on doit prendre en compte les phénomènes de transfert.
- 7) Dans l'un et l'autre des champs ici en question : « les systèmes peuvent être intriqués de sorte qu'une interaction en un endroit du système a une répercussion *immédiate* en d'autres endroits ». Magie climatique et sexuelle.
- 8) « La contra factualité : Des événements qui auraient pu se produire, mais qui ne se sont pas produits, influent sur les résultats de l'expérience ». Or, ceci est exactement ce que Freud a tenté de faire prendre en ligne de compte et qu'il attribue au mécanisme de l'après-coup (*nachträglich*).



S'il est vrai que pour Lacan l'important n'était pas de comprendre mais d'articuler les différents moments de la cure par le biais de mathèmes appropriés, et que la matière que ces mathèmes étaient censés brasser serait issue de la répétition, une question demeure : sort-on jamais de la répétition? En d'autres termes ça pose la question de la fin de la cure. On sait que Lacan a fait en 1967 une proposition sur cette question et sur le dispositif susceptible d'être envisagé de manière à disposer d'un point de vue sur la fin de la cure, constat qui ne serait pas vicié par de vagues préjugés. Préjugés qu'il combat à diverses reprises, mais qui lui sont parfois l'occasion de dire la façon dont il la voit cette fin de cure. C'est le cas, par exemple lorsqu'il critique Reich dans les *Écrits* (E. p.342) : « Ainsi Reich n'a fait qu'une erreur dans son analyse du caractère : ce qu'il a dénommé « armure » (*character armor*) et traité comme telle n'est qu'**armoirie**. »

Puis il ajoute : « Le sujet, après le traitement, garde le poids des armes qu'il tient de la nature, il y a seulement effacé la marque d'un blason. » Qu'en est-il de cet effacement? Il est vrai que la défense d'un blason (de la phobie) suppose la mise en œuvre de toutes sortes de moyens y compris la guerre. Il s'agit de séquences répétitives dont on tente d'évaluer leur convergence vers un terme.

La **Théorie algorithmique de l'information**, initiée par Kolmogorov, s'occupe de la complexité qu'une telle suite engendre. A supposer que le fonctionnement de l'inconscient soit analogue à celui d'une machine de Turing universelle, hypothèse que Lacan a pu caresser à certains moments et que nombre de psychanalystes ont pu relever et explorer, on est en droit d'écrire ceci :

« Nommons M une telle machine; on note P_M l'ensemble des programmes écrits pour la machine M . « Pour un programme $p \in P_M$, on note $l(p)$ sa longueur en nombre d'instructions pour la machine M et $s(p)$ sa sortie. »

La complexité de Kolmogorov $K_M(x)$, permet, par le biais d'une procédure algorithmique, de définir la longueur du plus petit programme écrit pour la machine M qui génère la suite x ». C'est ici qu'intervient l'oméga de **Gregory Chaitin** Ω_F (1947 -). « L'oméga de Chaitin est un nombre réel, associé à un modèle de calcul ou à un langage de programmation donné, défini comme étant la probabilité qu'un programme informatique de ce modèle, généré aléatoirement, finira par s'arrêter ».

Ouf. Nous y voilà. « On considère l'espace de Cantor formé de toutes les suites infinies de **0** et de **1**. Une probabilité d'arrêt peut être interprétée comme la mesure d'un certain **sous-ensemble** de cet espace ». D'où : « Ω_F est la mesure de la probabilité qu'une suite de l'espace de Cantor **choisie au hasard** commence par une chaîne qui soit un élément du domaine de F . (F représente un 'émulateur' qui exécute le programme p). C'est pour cette raison que Ω_F s'appelle la "probabilité d'arrêt". [Ces extraits sont tirés d'articles sur Kolmogorov et Chaitin disponibles sur Internet].

Pour se faire un idée de ce qui pourra faire butée et donc issue pour une cure il suffira donc, au titre de la 'passe', de s'intéresser à un « **sous-ensemble** » quelconque de la chaîne signifiante produite par le passant, et transmis au jury de passe par le biais de la procédure en double aveugle que constitue le dispositif des deux passeurs.

J'ai, auguré ailleurs de ce que la passe répondrait à l'espoir qu'avait formulé Adorno, qu'au moyen d'une procédure adéquate on puisse un jour rendre falsifiable la psychanalyse. La nature probabilistique du résultat n'était évidemment pas de nature à satisfaire l'attente de ceux qui espéraient qu'enfin on saurait « le vrai sur le vrai ».

Il était aisé d'observer, ainsi que j'en témoigne en tant que membre du 'jury de passe' durant six ans aux Cartels Constituants, que la procédure était complètement faussée par le fait qu'on voulait des témoignages couvrant l'ensemble de la cure, plutôt que de s'intéresser à un « **sous-ensemble** » de la chaîne signifiante.

En 1967, Chaitin fêtait ses vingt ans et je doute qu'il ait déjà produit son oméga ; en revanche Lacan cite Kolmogorov. Et puisque l'alpha et l'oméga, en tant que revendiqués pour lui-même par le Christ (l'émulateur), symbolisent à la fois la Genèse et l'Apocalypse, il y a lieu de voir comment Lacan s'en débrouille. En effet, par le biais de ce couple de lettres, latinisé en AZ, Lacan pointe dans le rêve de l'injection faite à Irma 'le mot de la fin' en ces termes (09.03.1955):

« Il y a dans ce rêve la reconnaissance du caractère fondamentalement acéphale du sujet, passée une certaine limite. Ce point est désigné par le **AZ** de la formule de la triméthylamine. C'est là qu'est à ce moment le je du sujet. Et ce n'est pas sans humour, ni sans hésitation, puisque cela est presque un Witz, que je vous ai proposé d'y voir le dernier mot du rêve. Au point où l'hydre a perdu ses têtes, une voix qui n'est plus que la voix de personne fait surgir la formule de la triméthylamine, comme le dernier mot de ce dont il s'agit, le mot de tout. Et ce mot ne veut rien dire si ce n'est qu'il est un mot. »

D'une certaine manière, au sein de l'auto-analyse de Freud, au titre de **sous-ensemble**, ce rêve tient lieu de *Vorstellung Repräsentanz*, et donc d'échantillon représentatif de la structure subjective du rêveur. « Le mot de tout » est bien la métonymie du désir. Structure subjective évoquée en ces termes :

« La structure du rêve nous montre assez que l'inconscient n'est pas l'ego du rêveur, que ça n'est pas Freud en tant que Freud continuant sa conversation avec Irma. C'est un Freud qui a traversé ce moment d'angoisse majeure où son moi s'identifiait au tout sous sa forme la plus inconstituée. Il s'est littéralement évadé, il a fait appel, comme il l'écrit lui-même, au congrès de tous ceux qui savent. Il s'est évanoui, résorbé, aboli derrière eux. »

Dans la foulée, Lacan parle de "l'opération **oméga**", sans que l'on sache s'il fait référence aux notions que Freud met en place dans son *Entwurf* ou s'il évoque une séquence particulière du *Banquet* de Platon. Mais ceci lui est l'occasion de témoigner à quel point il a le souci de mener d'une main sûre sa barque :

« Ce qui va venir maintenant sur la **foire**, ça va être toutes sortes d'autres choses, qui vont consister - comme ça s'est déjà fait et déjà avant la parution de mes *Écrits* - qui vont consister à s'emparer de n'importe laquelle de mes formules pour la faire servir à Dieu sait quoi ! Comme à tenter de me démontrer que je ne sais pas lire Freud!... depuis trente ans que je ne fais que ça ! Alors, qu'est-ce qu'il va falloir que je réponde ? Que je fasse répondre ? Quel tintouin ! Peut-être ai-je des choses plus utiles à faire. Nommément, de m'occuper du point où ces choses peuvent porter fruit, à savoir chez ceux qui me suivent dans la praxis. »

Il y a la théorie et il y a la praxis.

Mais avant de parler clinique voici encore un petit rajout concernant la *Lösung*, la résolution de la cure. C'est un terme dont Freud use à propos du rêve de l'injection faite à Irma. A ce propos Lacan pointe une première ambigüité relative à l'usage de ce *terme* (L02, 16.03.1955, p.181) :

« Freud, en effet, a le sentiment d'avoir bien proposé à Irma la bonne solution –*Lösung*. Ce mot a la même ambigüité en allemand qu'en français –c'est aussi bien la solution qu'on injecte que la solution d'un conflit. En cela, le rêve de l'injection faite à Irma prend déjà son sens symbolique. »

Le risque avec ce sens symbolique est que certains (je pense à Jean-Pierre Faye) s'empresseront d'y voir de la part de Freud une préfiguration de la « solution finale ». Extrême qu'il nous faut intégrer, côté canaille, à notre épure de la fin de la cure. Heureusement il y a aussi l'oméga, et ce par le biais de la lettre **tau**, en position de dernière lettre de l'alphabet soit en hébreu **ט**, soit en grec **τ**. Lacan s'y réfère explicitement mais je n'ai su retrouver où. En revanche, phonétiquement on la rencontre un nombre incalculable de fois dans le *Séminaire*, notamment en posture d'oxymoron, sous la forme du verbe *instaurer*, puisqu'elle y conjoint l'*initium* au *finitum*.

Sous la forme *taux*, son incidence dans les textes de Lacan serait à inventorier, mais en voici un échantillon (L01, 18.11.1953, AFI édit.) :

« *L'id* n'est pas réductible à un pur donné objectif, aux pulsions du sujet; jamais une analyse n'a abouti à tel **taux** d'agressivité ou d'érotisme; c'est un certain point dans la dialectique du progrès de l'analyse, le point extrême de la reconnaissance existentielle : tu *es ceci*, idéal jamais atteint de la fin de l'analyse. Ce n'est pas non plus la maîtrise de soi complète, l'absence de passion; l'idéal est de rendre le sujet capable de soutenir le dialogue analytique, de parler ni trop tôt, ni trop tard; c'est cela que vise une analyse didactique. »

Par ce taux π Lacan associe ici aboutissement et visée didactique de la cure. Plus tard ce π (et ce τ) symboliseront les fins dernières, par une allusion à cette pesée des âmes dont la procédure de la passe explicite en quelque sorte la finalité (L08, Le Transfert_A, 22.03.1961, 255, Seuil) :

« Déjà dans l'empire intérieur, dans cet intérieur du corps de la mère où se projettent les premières formations imaginaires, quelque chose est aperçu qui se distingue comme plus spécialement accentué, voire nocif: le 'phallus paternel'. Sur le champ du désir de l'Autre, l'objet subjectif rencontre déjà des occupants identifiables à l'**aune** [*own*] desquels, si je puis dire, au **taux** desquels il a déjà à se faire valoir et à se peser, et poser ces petits poids diversement modelés qui sont en usage dans les tribus primitives de l'Afrique où vous voyez un petit animal en manière de tor(e)ntillon, voire quelque objet phalloforme comme tel. »

Cette sortie de cure, certains l'envisagent comme une sorte de régénération, une exaltation consécutive au meurtre (*Vernichtung*) du Vieil Homme (ou du Christ, là où le τ vaut pour la croix) , ou encore du 'phallus paternel'.

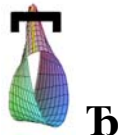
Tel serait le prix à payer pour atteindre à l'immortalité de l'âme. Espoir délirant à quoi fait allusion le passage suivant où Socrate est le questionneur (L08, Le Transfert_A, 11.01.1961, p.125, Seuil) :

« cet infatigable questionneur /.../ dans l'au-delà, s'il est sûr de rejoindre les Immortels, il est aussi dit-il à peu près sûr de pouvoir continuer pendant l'éternité avec des interlocuteurs dignes de lui (ceux qui l'ont précédé et tous les autres qui viendront le rejoindre), ses petits exercices, ce qui, avouez-le, est une conception qui, pour satisfaisante qu'elle soit pour les gens qui aiment l'allégorie ou le tableau allégorique, est tout de même une imagination qui sent quand même singulièrement le **délire**. Discuter du pair et de l'impair, du juste et de l'injuste, du mortel et de l'immortel, du chaud et du froid et du fait que le chaud ne saurait admettre en lui le froid sans l'affaiblir, sans se retirer dans son essence de chaud à l'écart (comme il nous est longuement expliqué dans le *Phédon* comme principe des raisons de l'immortalité de l'âme), discuter de ceci pendant l'éternité est véritablement une très singulière conception du bonheur! /.../ l'âme a comme appareil, comme armature, comme tige métallique dans son intérieur, le sous-produit de ce **délire** d'immortalité de Socrate. Nous en vivons encore. /.../ il est bien évident qu'après quelques siècles d'exercices, et même d'exercices spirituels, le **taux** si je puis dire, ce qu'on appelle le niveau de la croyance à l'immortalité de l'âme chez tous ceux que j'ai devant moi - j'ose le dire - croyants ou incroyants, est des plus tempérés, comme on dit que la gamme est tempérée. »

A cette « gamme tempérée » de l'espoir que chacun foment en son for intérieur Lacan oppose chez Socrate:

« /.../ la position tranchante, paradoxale de son affirmation de l'immortalité et ce sur quoi est fondée cette idée qui est la sienne de la science, en tant que je la déduis comme cette pure et simple promotion à la valeur absolue de la fonction du signifiant dans la conscience, à quoi ceci répond-il... à quelle atopie, dirai-je - le mot, vous le savez, n'est pas de moi concernant Socrate - à quelle atopia du désir ? »

L'atopie du désir de Socrate se règle, par conséquent, au **taux** d'une certaine idée de la science, couplée à un **sous-ensemble** relatif à l'immortalité de l'âme, *intrication* qui prévaut chez lui et qui finalise, au sens du π (ou du τ), sa conduite. Pourrait-on dire que, partant, il fonce comme un **taureau** (L01, 02.06.1954, p.241, Seuil)?



En fouillant mes poches un 'tau' additionnel est apparu. Il semble, en effet, que Lacan aurait parlé dans son dernier séminaire, à la date du 15.05.1979, du tau (\mathcal{B}) de Hilbert. Un certain Gérard Layole (formateur en management) l'aurait indiqué quelque part le 11-1-05, et j'aimerais savoir ce qu'il en a dit. Il reste qu'à son avis la sténographie du séminaire sur le Temps, confondrait 'taux' et 'tau'. Ainsi donc, on est en présence de d'au moins deux versions du signifiant 'tau'. Or, pour avoir de mon côté tenté de systématiser les occurrences du terme 'taux' dans le *Séminaire*, je puis témoigner de ce que Lacan a toujours privilégié ce genre d'équivoque, histoire, dans ce cas précis, de ne pas avoir l'air d'imposer à quiconque le tau \mathcal{B} de Hilbert. Il avait bien vu que la logique ça faisait délirer ses analysants et la chose a touché son acmé à Deauville, au moment du colloque sur la passe. Bref, sous la forme : \mathcal{B} , τ ou τ , **la lettre spécifie le signifiant**. Pour ma part, je ne sais toujours pas de quoi il retourne dans le cas du \mathcal{B} de Hilbert, vu l'embrouillamini qui règne sur Internet à ce sujet, mais il semble bien qu'il s'agisse d'une intégrale qui a rapport à la fois avec l'axiome de choix de Zermelo et le type de distribution de certaines séries mathématiques se réfèrent au temps. On n'est jamais quitte avec le signifiant.

Oublions tout cela à présent et revenons aux mystérieuses formules que Lacan propose en 1957 au sujet de la phobie du petit Hans. Ce dernier est en position de magicien, de maître de ballet, qui fait bouger les choses rien que par la pensée. Ainsi, il mandate le plombier afin qu'il dévise le robinet de la baignoire. Opération dont il y a lieu d'examiner la portée topologique.

-Premier temps : il s'agit d'opérer une rotation dans l'espace à trois dimensions plus une, et donc : \mathcal{R}^4 . N'oublions pas que selon Lacan (L09, « L'identification », inédit, 16 mai 1962) : « Il n'y a pas de théorie topologique valable sans que nous fassions intervenir quelque chose qui nous mènera à la quatrième dimension. » Donc rotation susceptible de s'écrire à l'aide d'un quaternion de la forme : $H = a.1 + b.i + c.j + d.k$. Écriture (où a, b, c, d sont des nombres réels) d'une fonction que nous devons au mathématicien Hamilton, mais ça tombe bien puisque H est également l'initiale de Hans. Sur le plan théorique tout quaternion H peut être considéré comme une combinaison linéaire de quatre "unités" de base : 1, i, j, et k ;

« L'espace vectoriel des quaternions H sur le corps des réels est un espace vectoriel réel de dimension quatre. Tout quaternion $q \in H$, s'écrit donc de manière unique $q = a + bi + cj + dk$. » Mais aussi : « tout quaternion q se décompose en une somme d'un réel et d'un vecteur : $q = (a + \vec{V})$, appelées partie scalaire (ou réelle) et partie vectorielle de q, avec : \vec{V} pris dans \mathcal{R}^3 . Cette décomposition est unique. »

Imaginons que Lacan ait eu en vue une telle écriture, la somme $M + \phi + \alpha$ qui apparaît au Livre IV du Séminaire (« La relation d'objet », L04, p.380, 19 juin 1957, Seuil) est susceptible de valoir pour \vec{V} , et équivaudrait à la séquence $bi + cj + dk$. Il nous reste d'y joindre 'a' comme partie scalaire au sein d'un quaternion. Ceci pour introduire la dimension du mouvement dont les fantasmes de Hans sont loin d'être dépourvus.

Ainsi Lacan pointe des signifiants fantasmatiques (L04, p.298) : « qui tournent autour du thème du mouvement /.../ de ce qui, dans le mouvement est modification, accélération, et pour dire le mot : branle. »

-Deuxième temps : l'opération se répète et se déplace du robinet de la baignoire en un autre lieu, la verge du petit Hans. Quelque chose est conservé à ceci près que la verge devient le conjugué du robinet.

Or, le conjugué du quaternion $q = a+bi+cj+dk$ s'écrit q^* (qui équivaut à l'inverse \bar{q} de q); c'est le quaternion obtenu en conservant la partie scalaire et en prenant le conjugué de $bi+cj+dk$.

D'où : $q^* = \bar{q} = a-bi-cj-dk = a-\vec{v}$. Par ailleurs, pourrait-on envisager cette inversion comme un passage d'avant en arrière par rapport à un plan, autrement dit à une traversée du miroir, ainsi que ceci est mentionné par Lacan à propos de la fabrication de l'Androgyne platonicien? Mais d'autres occasions de s'interroger se présentent. Comment écrire algébriquement la séquence où Hans s'assied sur la petite girafe chiffonnée (L04, p.292)? A quoi rime cette **surimposition**?

-Troisième temps : Quels sont les équivalences symboliques que Lacan pointe dans cette observation?

Examinons de plus près ce que Lacan articule concernant « l'analité de la chose intéressée dans le mécanisme de la défécation », puisqu'il considère qu'elle est « peu de chose auprès de la fonction symbolique qui ici -encore une fois- domine et est liée pour le petit Hans à quelque chose qui est pour lui en effet essentiel. » Il s'interroge (L04, 10.04.1957 p.299, Seuil):

« Qu'est-ce qui se perd ? Qu'est-ce qui peut s'en aller par le trou ? Ce sont tous les éléments premiers de ce qu'on peut appeler une **instrumentation symbolique**, qui ensuite s'intégreront dans le développement de la construction mythique du petit Hans sous la forme de cette baignoire que l'installateur vient **dévisser**, dans son premier rêve; ou plus tard de son derrière, le sien, qui sera également **dévisé** - pour la plus grande joie du père comme de Freud, il faut bien le dire - ainsi que son propre pénis qui, nous dit-on, sera **dévisé**. Et ces gens sont tellement dans la hâte d'imposer leur signification au petit Hans qu'ils n'attendent même pas que Hans ait fini à propos du **dévisage** de son petit pénis pour lui dire, et Freud lui-même, que la seule explication possible, c'est naturellement pour lui en donner un plus grand. »

Dans son enquête, Lacan se donne comme horizon ceci (L04, p.289) : « nul élément signifiant, objet, relation, dans la névrose, par exemple, ne peut être considéré comme ayant un portée univoque. » A quoi s'ajoute cette règle d'or : « les éléments signifiants doivent être d'abord définis par leur articulation avec les autres éléments signifiants. »

Si Lacan entreprend de critiquer les interventions du père de Hans (L04, p.292), lors des séances (père qui est censé en rapporter la substance à Freud, mis en position de superviseur), c'est qu'il s'agit, non de trier les séquences imaginaires d'une part et les séquences symboliques d'autre part, mais de les assembler comme des quaternions. Évidemment Lacan ne dit pas ça comme cela mais c'est en cette direction que va sa remarque sur le jeu du symbole (p.293) :

« C'est à croiser diamétralement le cours des choses que le symbole s'attache, pour lui donner un autre sens. » Or, on sait que le schéma directeur d'un cross-cap est constitué à partir d'un polygone fondamental, un rectangle, dont on apparie les angles diamétralement opposés. A bien y regarder on retrouve un tel rectangle dans un certain nombre de schémas de Lacan (cf. ci-dessous):

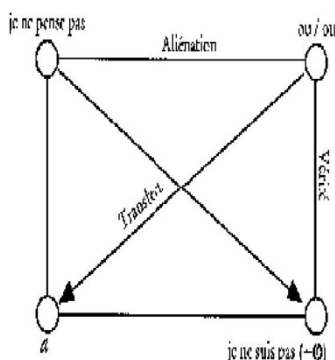
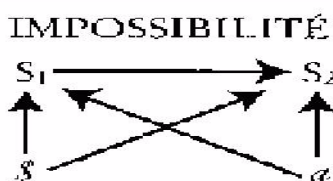
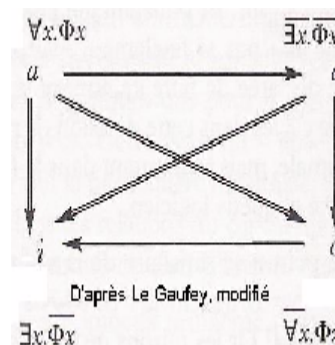


Schéma des 4 discours



L24 11.01.77



Revenons au petit Hans. Il fonctionne par similitudes spatiales, et il m'importe de faire le rapprochement avec ce qu'on sait de la fonction de la similitude dans le cas de quaternions :

« Une similitude dans \mathcal{R}^8 est entièrement définie par la triple donnée :

- 1) d'un axe de rotation bien orienté (un vecteur unitaire U),
- 2) d'un angle 2φ défini à $2k\pi$ près et
- 3) d'un rapport d'homothétie k, un réel strictement positif.

L'effet d'une similitude sur tous les vecteurs peut être considéré grossièrement comme un *vissage avec expansion*. »

'*Vissage avec expansion*' est une expression qu'il nous faudra examiner de plus près, d'autant quelle paraît surgir ici à point nommé. L'expansion est un effet de zoom.

S'il est vrai que selon Lacan la structure du fantasme admettrait comme modèle le bonnet croisé, dit *plan projectif* de la théorie des surfaces de Riemann, on sait aussi qu'il en a clairement attribué la paternité à Desargues, qui travaillait à partir de l'homothétie.

Dans son commentaire de cette observation Lacan fait entrer en ligne de compte la castration. Selon ma propre optique cette castration équivaldrait à l'introduction d'un lien borroméen entre les composants du nœud, ici les quatre composants de q.

Il ne suffit pas, par conséquent, de rendre le quaternion cyclique, encore faut-il le borroméaniser.

Mon rôle s'arrête ici étant parvenu à indiquer en quel sens les petites formules de Lacan à propos du petit Hans méritent d'être envisagées. Désormais, leur déchiffrement devrait tenter quelques courageux.



¹ Du côté de la compacité voici ce qu'on trouve dans les textes lacaniens :

(01.03.1961) : « la vie comme concevable comme n'étant que le détour, la dérivation d'une pulsion **compacte**, abyssale, qui est celle qu'il appelle à ce niveau **pulsion de mort** où ne reste plus que cette /anankè/, cette *nécessité* du retour au zéro, à l'inanimé. »

(11 avril 1962) : « Quand vous avez la sphère, le tore, le cross-cap et le trou, vous pouvez représenter n'importe quelle surface qu'on appelle **compact**, autrement dit une surface qui soit décomposable en lambeaux. »

(28.04.1965) : « **L'interprétation de l'affinité phonétique des voyelles** dans Jespersen et dans Jakobson se font strictement à l'opposé l'une de l'autre, à savoir que là où il y a chez Jespersen échelle de sonorités, l'analyse de Jakobson procède, comme il l'a une fois pour toutes admirablement fondé dans sa méthode, [...] *Preliminaris* que vous connaissez certainement, procède par *distinctive features*, traits distinctifs, et nommément que le *A* *s'opposerait ici aux autres voyelles comme le compact au diffus*, d'autres traits distinctifs intervenant en cette occasion. »

(23.03.1966) : « /.../ j'essaierai de vous dire un peu ce que vous attendez, m'a-t-on dit, à savoir **mes impressions de ce court voyage d'Amérique**, puisque j'y ai passé vingt-huit jours. /.../ . Il m'a semblé rencontrer un passé, un passé absolu, **compact**, un passé à couper au couteau, un passé pur, un passé d'autant plus essentiel qu'il n'a jamais existé, ni à la place où il est pour l'instant installé, ni là d'où il est censé venir, à savoir de chez nous. »

(12.12.1972) : « regardons de près ce que nous inspire l'idée que, dans la jouissance des corps, la jouissance sexuelle ait ce privilège d'être spécifiée par une impasse. Dans cet **espace de la jouissance**, prendre quelque chose de borné, fermé, c'est un lieu, et en parler, c'est une topologie. Dans un écrit que vous verrez paraître en pointe de mon discours de l'année dernière, je crois démontrer la **stricte équivalence de topologie et structure**. /.../ J'avancerai ici le terme de **compacité**. Rien de plus **compact** qu'une faille, s'il est bien clair que, l'intersection de tout ce qui s'y ferme étant admise comme existante sur un **nombre infini d'ensembles**, il en résulte que l'intersection implique ce nombre infini. C'est la définition même de la **compacité**. /.../ Qu'est-ce qu'implique en tout cas la finitude démontrable des espaces ouverts capables de recouvrir l'espace borné, fermé en l'occasion, de la **jouissance sexuelle** ? que lesdits espaces peuvent être pris un par un - et puisqu'il s'agit de l'autre côté, mettons-les au féminin - *une* par *une*. C'est bien cela - qui se produit dans **l'espace de la jouissance sexuelle** - qui de ce fait s'avère **compact**. L'être sexué de ces femmes pas-toutes ne passe pas par le corps, mais par ce qui résulte d'une exigence logique dans la parole. »

Dans ses *Écrits* (p.462) Lacan évoque, côté psychanalyste, les effets aberrants d'une application forcée de la règle primordiale de la psychanalyse en ces termes : « Et pour désigner cette immédiateté du transcendant, rien ne fut épargné des métaphores du **compact** : l'affect, le vécu, l'attitude, la décharge, le besoin d'amour, l'agressivité latente, l'armure du caractère et le verrou de la défense, laissons le gobelet et passons la muscade, dont la reconnaissance n'était plus dès lors accessible qu'à ce je ne sais quoi dont un claquement de langue est la probation dernière et qui introduit dans l'enseignement une exigence inédite : celle de l'inarticulé. »